

Le paradoxe du comédien

Je voudrais commencer par remercier Dolorès Frau-Frérôt de m'avoir invitée à cette journée de travail sur la langue, et en particulier de m'y avoir conviée à partir de mes deux pratiques, celle de psychanalyste et celle de comédienne, puisqu'elle m'avait fait l'amitié, en début d'année, de venir voir au théâtre *le Tartuffe*, de Molière, mis en scène par Stéphane Baroux et dans lequel j'avais la chance de jouer le rôle de Dorine. C'est aussi pour cette raison que j'ai proposé que nous fassions une intervention à deux voix, avec Stéphane Baroux, qui vous parlera, lui, du rapport à la langue, au texte, de sa place de metteur en scène. Je vais essayer, pour ce qui me concerne, de vous en dire quelques mots à partir de ma double pratique.

Lorsque l'on joue un rôle au théâtre, il faut d'abord accepter de faire sien le texte d'un autre, il faut s'imprégner de ses mots et dans un premier temps déchiffrer, apprendre ce texte et le dire « sans intention », c'est-à-dire sans y mettre déjà du sens, un sens, une interprétation. (Cela n'est pas sans m'évoquer l'insistance de toujours de Lacan quant à la nécessité de ne pas comprendre trop vite.) En effet, partir d'emblée sur l'idée que l'on se fait a priori d'un rôle, c'est risquer déjà de jouer « faux », et c'est surtout se priver de la possibilité d'aller plus loin dans l'interprétation et de ce fait plus loin dans ce que cela peut nous apprendre de nous-même.

Et pour aller plus loin, il faut accepter aussi de jouer le jeu de ce que souhaite le metteur en scène, de l'idée qu'il se fait lui de la pièce, des différents rôles, et que l'on ne perçoit pas forcément tout de suite, notamment parce que sa demande vient parfois se mettre en travers de l'idée que l'on s'était faite d'un personnage en lisant le texte.

Vous me direz que tout cela fait beaucoup de contraintes et l'on pourrait se demander si au fond jouer un rôle ce n'est pas perdre toute subjectivité. C'est évidemment un peu plus complexe et c'est là que réside ce paradoxe du comédien.

Le comédien, metteur en scène et grand professeur de théâtre russe Constantin Stanislavski, dans son ouvrage, *La formation de l'acteur*, insiste sur la nécessité pour l'acteur d'être avant tout « vrai ». Il indique a contrario tout ce qu'il ne faut pas faire : avoir un jeu de représentation, qui séduit plus qu'il n'émeut, avoir un jeu mécanique où l'on use de clichés, avoir un jeu forcé, exhibitionniste, où l'on est guidé par des motivations essentiellement narcissiques, par le fait d'impressionner, de vouloir séduire le public.

Pour lui, le comédien doit faire croire en la possibilité des sentiments qu'il éprouve sur scène, ce qu'il appelle « justifier son rôle ». Il va jusqu'à dire que le comédien doit « déraciner impitoyablement » toute tendance à l'exagération, au jeu mécanique. Il insiste aussi sur le fait que le travail du comédien se fait en public, où l'artificialité est constamment en lutte avec la vérité.

Dans sa préface au livre de Stanislavski, Jean Vilar écrivait : « Un rôle qui est construit sur la vérité grandira, tandis que celui qui repose sur des stéréotypes se desséchera. » Et il ajoutait : « L'odyssée de l'acteur est un cheminement incessant en soi-même. »

Je parlais tout à l'heure du *Tartuffe*, de Molière, qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui encore ce texte touche autant, qu'il reste vrai ? Il y a bien sûr de l'universalité, de la vérité, dans chacun des personnages mais aussi dans cette langue de Molière, dans les alexandrins, où il y a quelque chose qui est de l'ordre du jubilatoire, à dire et semble-t-il à entendre.

Lorsque j'ai commencé à faire du théâtre, je dois le dire un peu par hasard, ce travail de comédienne est venu pour moi rencontrer, croiser, des interrogations que j'ai depuis toujours par rapport à la psychanalyse, plus exactement par rapport à son exercice. Et, pour tout dire, par rapport à la vérité de cet exercice pour celui qui prétend occuper cette place.

Je suis arrivée, si je puis dire, dans le champ de la psychanalyse à une époque où la question de la passe était au centre, donnait lieu à de vifs débats, voire à des conflits institutionnels. Et comme sans doute beaucoup de psychanalystes de ma génération, j'ai été prise d'emblée dans cette question du passage au psychanalyste. Qu'est-ce qui fait que l'on devient psychanalyste, mais je dirais aujourd'hui, sans doute encore plus qu'est-ce qui fait qu'on le reste ?

Dans un texte publié dans le numéro 6 de la revue *Scilicet* et intitulé « S'autoriser ? Temps d'impasse et de passe chez Freud », l'auteur de cet article écrit ceci : « Comment devons-nous comprendre que la productivité métaphorique de l'analysant, dont les trouvailles incessantes sont le témoignage, n'habite plus, si souvent, son discours théorique pour peu qu'il soit devenu analyste ? » De ce point de vue, nous le savons bien, la psychanalyse n'est pas exempte du risque de devenir une langue morte quand elle se contente d'égrener son vocabulaire et de ne se parler qu'entre gens qui se comprennent.

Il m'est arrivé, et sans doute à d'autres aussi ici, de recevoir, pour ce qu'il est convenu d'appeler une « deuxième tranche d'analyse », un patient qui certes parlait parfaitement le lacanien, mais pour lequel je pourrais presque dire que rien d'autre ne s'était passé pendant les dix ans où il avait été en analyse, il restait dans une souffrance terrible. Quelque chose de sa vérité était en effet resté en souffrance. Bien sûr, le champ conceptuel de la psychanalyse est important, il est le cadre à partir duquel nous nous repérons, mais il peut être aussi celui à partir duquel nous n'écoutons plus le texte de celui ou celle qui nous parle.

A l'instar du comédien qui doit être vrai à chaque représentation, comme si c'était la première, il faudrait, comme le disait lui-même Lacan, pouvoir écouter ce que dit un patient comme si c'était le premier patient que nous écoutons, comme si nous ne savions rien de la psychanalyse, comme si nous n'avions rien appris des autres cas. Sacré pari...

Et pourtant, ce que nous avons à faire émerger, c'est la singularité de celui ou celle qui parle, sa singularité derrière ce qu'il dit et qui, évidemment, est recouvert des oripeaux langagiers de l'époque, qui eux-mêmes recouvrent souvent un prêt à penser où disparaît la vérité du sujet. Il nous faut creuser patiemment le sillon où pourra émerger une parole vraie.

Il y a un combat que nous pouvons mener, en tant que citoyens, pour lutter contre cet « ensauvagement du langage qui prépare l'ensauvagement des actes », dont parle Mona Ozouf, que vous avez citée dans l'argument de cette journée. Et la tâche est certes considérable.

Mais quel que soit le contexte dans lequel nous vivons, le travail que nous avons à faire en tant qu'analystes, c'est de savoir entendre la singularité, la vérité d'un sujet, là où la langue vit.